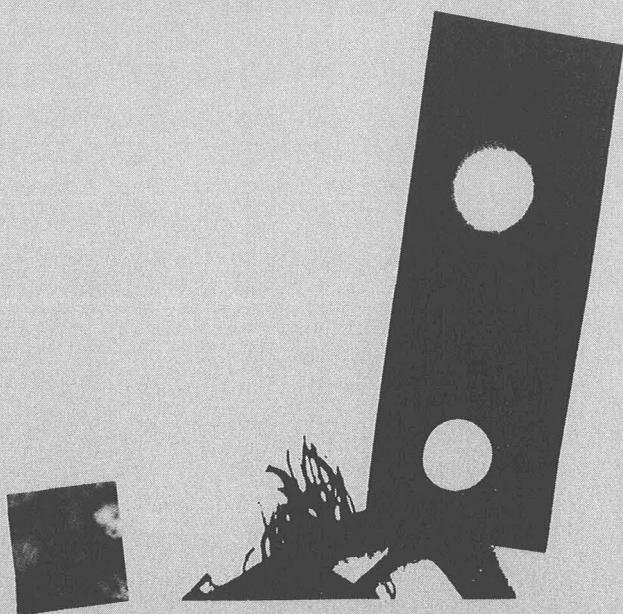


Claire Gagnon

La Mémoire de l'oubli



La lecture c'est pour oublier. L'écriture c'est pour me rappeler, pour échancre les pages comme je le suis. C'est pour engrainer ma rage.

J'ai mal en quelque part entre ma tête et le plafond du ciel là où je devrais être continente. Pourtant j'aurais voulu communiquer de tout ce qu'il était question au lit. Bouche bée je reste à ciel ouvert.

Des fois la vie prend le dessus de l'écriture. Des fois c'est l'écriture qui en conçoit des passages.

J'ai faim de finir ce roman d'amour.

J'ai envie de faire un drame, mais comme dans mon manuscrit, l'interaction se conçoit difficilement parce que je suis perdue.

Je voulais dire de belles choses, je voulais créer un échange moelleux. L'incapacité à me défendre m'enrage. Fatiguée de trahison, de lutter. Sais jamais comment me défendre dans mes romans d'aventure. Je me parle à moi même pour m'explorer.

Depuis les deux derniers mois il y a eu 58 violations de l'espace aérien du pays. La semaine dernière les avions américains ont harcelé Managua en passant la barrière du son au-dessus de la ville. 100 soldats de la 82^e division américaine sont au Honduras.

Je suis démolie. L'écriture s'immobilise. Il y a adulation et paralysie de la victime. Je sens des odeurs douces heureuses et les rudes montagnes veloutées d'hercule. J'assistais à cette scène comme spectatrice et pourtant

j'étais là sous sa bouche et je ne pouvais placer mon mot.

Toucher les douceurs, retracer les courbes que jamais personne ne lit. Dire nos douleurs de victime. La fougue de la subjugation. Il est tout puissant et rien ne passera sans son bon plaisir. L'expérience forte de dieu. Les bras, la poitrine, le ventre.

5,000 soldats ont encerclé les villages de Chalatenengo. Les habitants sont soit morts ou dans des camps de réfugiés. Chalatenengo est sous contrôle du Front Démocratique Révolutionnaire. Zone libérée sous attaque.

J'écris comme je parle. Le processus où mon écriture devient la lecture de quelqu'un d'autre. Où ma vie se traduit en écriture que je dois lire. Aicha ma folle de désir sans parole où tu te laisses subjuguer sans parole sans tendresse. Ce soir j'écris comme des milliers d'étoiles dans ma nuit solitaire.

Et cette finalité dans leurs mots ces clairs-voyants comme quoi dans les astres il était dit que je ne trouverais jamais parce que je vois en eux comme toute éblouie. Ces mots avarés que me laissent ces charlatans qui vendent leur corps, leur poitrine, leur ventre.

Je reste encore toute béante comme les mots coulent dans mes yeux. La lecture c'est oublier et s'imaginer intellectuelle, décharnée. Ce monde de lecture transpire dans ma vie. Un jour je me croyais Aicha. Je deviens ma propre lecture. Je ne lis que de moi et je m'aveugle. Je ne pleure que de moi. Je ne veux que de lui.

J'ai des mots inscrits sur ma vie par des diseurs de

bêtises. Ils disent toujours la vérité.

J'applique couche après couche, mes études et mon savoir, mes lectures dans des fosses d'oubli. Plus je parrais application après application, plus mes lectures sont loin. Plus j'apprends plus je peux oublier et ma vie dissémine des pages blanches comme des papillons de résignation dans la guerre des sexes. Les lectures sourdent dans mes marécages. Dans mes crises. Elles me dictent mes amours. Aicha sans écriture, tu réussis où je faillis, où je n'ai de plaisir que dans ma passion des mots, toi tu touches au plaisir de la réalité.

La sécurité nationale est un mythe au service de la propagande américaine pour camoufler leurs intérêts impérialistes. J'aime apprendre ces choses pour passer le temps, pour être intelligente pendant que, couche après couche de savoir, j'enduis la cicatrice et je t'oublie. J'oublie les affronts. J'oublie mon ignorance. J'oublie ma sans défense dans la sécurité des mots, toute seule, que tu ne lis pas.

J'aime être intelligente pour passer le temps. Je ne sais rien des interactions qui pourraient se développer. Je ne copule pas, ne formule pas d'interaction entre mes personnages, fantômes dans mes cadres.

Je lis pour oublier, pour oublier. Quand j'écris je délire, je transforme tout ce dont je peux me rappeler pour que j'aie moins mal. Et quand je relis j'ai tout oublié. Je recommence tant de fois mes gestes d'incapacité par oubli.

Suite à rien, comme dans mon manuscrit que je ne peux finir. Il faut toujours que je demande aux autres où je vais et quand je reviens. Mes histoires n'abou-

tissent pas. Leur ampleur me subjugué, me transforme en victime. Pour ne pas souffrir mon angoisse, j'oublie, j'oublie pour passer le temps pour vieillir pour oublier que je suis en vie, pour flotter dans l'océan distrait qu'il y a entre ma tête et le plafond de l'univers du livre.

Je suis le *highway* de toutes les idées. On m'a dit de m'ouvrir. Le trapignage m'a défigurée.

Je ne suis plus comme quand j'étais belle et que j'avais des lectures protégées. Je me laisse à des mains qui me transforment. J'oublie, tout chavire et culmine. Il est un regard de plus de perdu quand c'est tout ce qu'on a pu recevoir qui fasse du sens.

Et nulle lumière ne s'allume à ma lampe sur ma table d'écriture et de silence.

Je me laisse entraîner dans l'oubli de mes relations. Je me bouleverse à des odeurs aigres-douces. Tout repasse et revient au même et la croûte terrestre se développe à nouveau et regagne son terrain perdu. Les urnes sont jetées. Les réserves sont défaites comme mon écriture est inutile entre la peur et la chaleur comme je ne peux plus écrire en faisant l'amour je ne peux plus impressionner personne.

Les consultations, les remaniements, les chavirements de tous les concepts à la sensiblerie aigre-douce, il n'y a pas de place pour tout ça dans un dictionnaire. L'accès est barré. Je ne peux que regarder. Je ne peux être que le spectateur de mes fantasmes et je recule dans les allées ombragées pour observer les beautés fécondes qui déambulent parmi les structures. Ils n'ont pas de fin, ils réintègrent l'anonymat. Je ne leur vole qu'un cheveu,

qu'une barbe en signe de fétiche que je pourrais aduler sans eux sur une page sans eux séparée d'eux seulement un plaisir seul devant mon écriture qui débobine les frais de mes repas à la sauvette et mon corps sain, mon corps sacrilège je le jette à la poubelle comme un brouillon de cours que je veux oublier. Je collectionne mes douleurs dans des oubliettes et je les fouette pour qu'elles restent silencieuses et je retiens mes envies de dire qu'est-ce qui est beau, qu'est-ce qui est doux, qu'est-ce qui me retient, me traverse. Pourquoi ne puis-je produire une mise en scène adéquate où l'on traverse son désir où quelque chose me revient, où quelque chose me touche comme un fondant de soleil. Comment fondre sans griller du fer chaud où sont estampés les mots du clair-voyant. Où tout peut-il s'effacer, se jeter. Où rien n'est mentionné au sujet du danger que l'on veut tenir dans nos mains. Le rejet de notre dimension où on a peur de rédiger nos propres initiatives. Dépouillée, pillée, volée, parce que j'ai ouvert un volet pour laisser entrer un peu de chaleur, un peu de tendresse, ma maison s'effondre sous le choc et je suis trimballée dans des départs qui ne m'appartiennent pas et je reste là à dramatiser entre ce que je lis et ce que j'ai écrit.